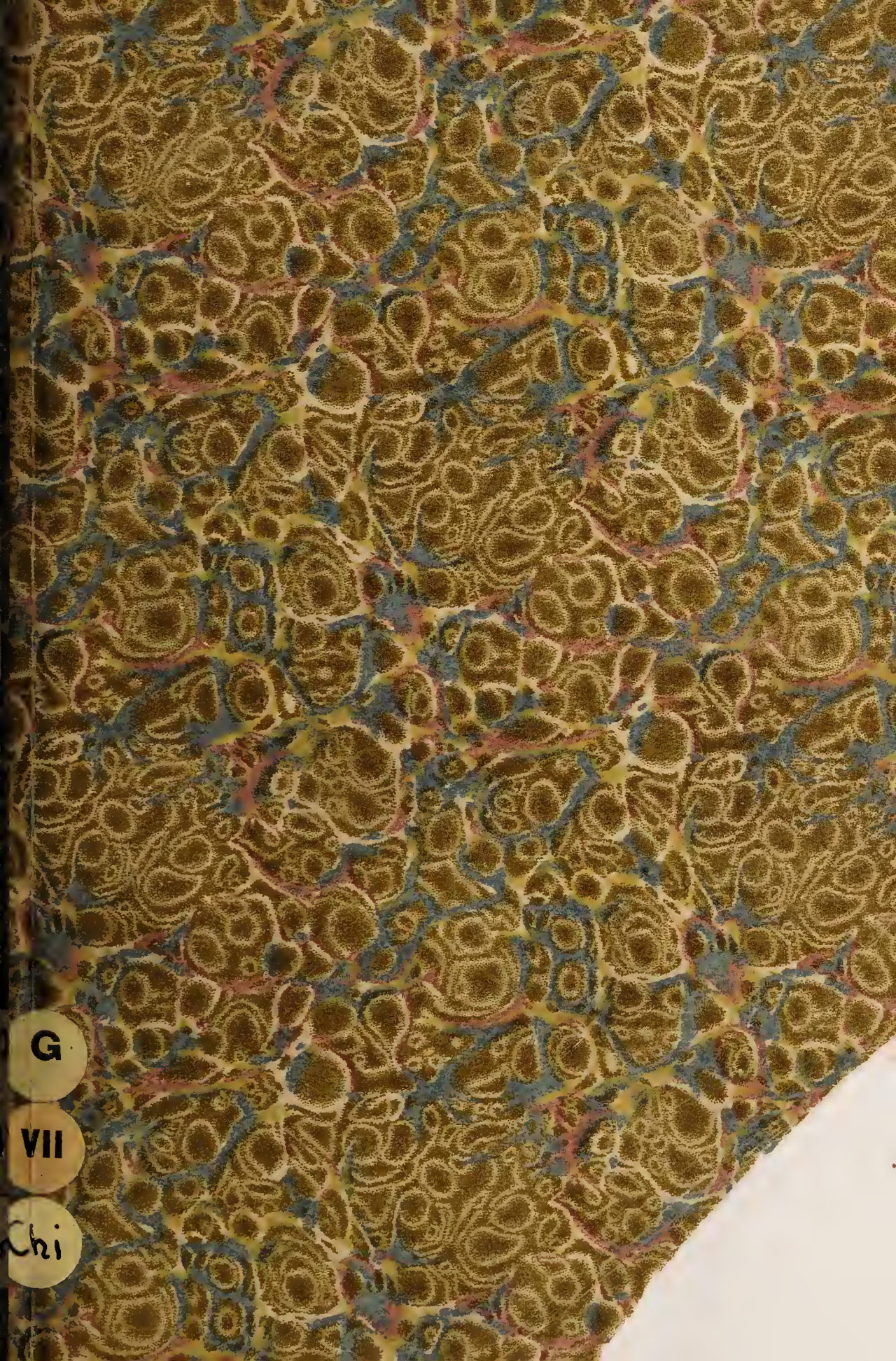
G
VII
Chi

G. VII. Ch.

68720

TRADUCTION DU DISCOURS LATIN

17680/P

Prononcé pour l'Ouverture solemnelle des Ecoles de Medecine, par Mr. FRANÇOIS CHICOYNEAU, Chancelier, & Juge de l'Université de Medecine de Montpellier, le 26. Octobre de l'année 1722.

Par lequel on tâche de refuter l'opinion de ceux qui croyent que la Peste est contagieuse.

A MONTPELLIER,
Chez La Veuve d'Honoré Pech,
Imprimeur du Roy,, de l'Université
& de la Ville.
M. D C C. X X I I I.

PREFACE.

NOUS avons trouvé à propos de donner au Public la traduction du Discours latin, que nous eûmes l'honneur de prononcer l'année derniere à l'ouverture publique de nos Ecoles, pour refuter la Contagion, non-seulement pour repondre à l'empressement que plusieurs Personnes ont temoigné pour le lire dans une langue qui leur fût familiere, mais sur tout par rapport à l'importance de la matiere, qui concerne le salut public; estant très-persuadez que cette funeste Maladie, à laquelle on a donné le nom pernicieux de Peste, feroit très-peu de ravage, ou du moins ne seroit pas plus meurtriere que les Fievres malignes qui regnent quelquefois dans nos

Contrées, ſi on ne la regardoit pas comme contagieuſe, & comme incurable. Le préjugé de la Contagion repand la terreur; celle-ci donne lieu à l'abandon general; & ces deux cauſes agiſſant de concert, ſont les ſources funeſtes de l'affreuſe mortalité qui accompagne la Peſte. Il eſt donc très-eſſentiel que le Public ſoit informé des raiſons que nous avons de rejetter une opinion ſi pernicieuſe, & qu'il ne s'imagine pas, comme on a voulu le lui perſuader, que c'eſt pour nous ſingulariſer, ou par des motifs de baſſe complaiſance, que nous adoptons un ſentiment oppoſé.

Je n'ignore pas que quelques Partiſans de la Contagion ont tâché de tourner ce Diſcours en ridicule, en diſant ſéchement, que tout ce que j'ai avancé pour prouver que la Peſte n'eſt point Contagieuſe, ſe reduit à ce ſeul point, ou à cet unique argu-

ment, que puiſque nous n'avons pas pris la Peſte en ſervant les Peſtiferez, il faut qu'elle ne ſoit pas Contagieuſe : Et c'eſt encore l'une des raiſons qui m'ont engagé à donner au Public cette traduction, pour que ceux qui ne ſont pas verſez dans la latinité, puiſſent juger ſi nous ſommes auſſi ſecs, & auſſi inſipides que ce raiſonnement ſemble l'inſinuer. Rien n'eſt ſi facile que de tourner les Gens en ridicule, quand on veut defigurer & tronquer leurs Ouvrages, quand on les depeint avec des couleurs groſſieres, ou avec des expreſſions baſſes & rampantes ; C'eſt en defigurant, & en expoſant avec une ſechereſſe affreuſe, les faits & les raiſonnemens alleguez dans ma Lettre à Mr. de la Moniere Doyen de l'Aggregation en Medecine de Lyon, que Mr. Hecquet Docteur regent de la Faculté de Paris, a crû avoir trouvé le moyen de les fai-

re paſſer pour mauvais; & en effet ils le ſont, lorſqu'on les propoſe avec cet air ſec, & qu'on les eſtropie ; à le prendre ſur ce ton, il n'y auroit rien de ſi aiſé, que de faire paſſer les ſiens, quoi qu'expliquez ingenieuſement & élegamment, non-ſeulement pour mauvais, mais même pour très-mauvais

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à reflechir un moment ſur le ridicule que les Comediens Italiens repandent ſur les plus excellentes Tragedies du Grand Corneille, du Celebre Racine, ou ſur les plus beaux Opera, en les parodiant, ou ſur celui que le fameux Scarron donne à l'inimitable Æneide, par ſa traduction en vers burleſques. Je ne ſuis pas aſſez preſomptueux pour pretendre mettre en parallele mes Ouvrages avec ceux de ces grands Hommes ; je ne me ſers de cette comparaiſon que pour faire voir, que ſi l'on peut bien par une tournure comique,

deprimer & rendre risibles les productions de ces Genies superieurs, celles des esprits inferieurs ou mediocres courent encore plus de risque : Mais quelque inferiorité, ou quelque mediocrité que je reconnoisse en moi, j'ai assez de presomption pour me croire incapable de raisonner avec autant de secheresse, & d'insipidité, que quelques Partisans de la Contagion m'en attribuent à l'égard des preuves alleguées dans ce Discours.

Il est vrai que parmi les Observations propres à refuter leur sentiment, j'ai choisi nostre exemple, & celui de ceux qui ont servi avec nous dans cette rude Carriere, persuadé qu'ils pourroient faire de plus fortes impressions, que les épreuves de bien d'autres qui ne se sont pas exposez comme nous; j'ai même crû y estre engagé par des motifs d'honneur, je veux dire par l'obligation de sauver

noſtre reputation des traits malins de quelques Mediſans, qui s'efforçoient d'inſinuer que nous avions gardé bien des meſures, & pris bien des precautions dans le cours de cet affreux ſervice, pour éviter les funeſtes atteintes de la Contagion. Quoique les Commandans, les Magiſtrats, les Honêtes-Gens, & les Peuples de ces deux grandes Villes où nous avons ſervi, nous ayent rendu juſtice, leurs temoignages n'ont eſté connus que d'un certain nombre de Perſonnes; & les Mal-intentionnez, quoi qu'inſtruits de la verité, tâchoient d'inſinuer adroitement aux eſprits credules, qui n'en eſtoient pas informez, ou leur laiſſoient croire ce qui pouvoit nous eſtre deſavantageux : Il a donc fallu parler hautement, pour impoſer ſilence à la calomnie, & la deffier, pour ainſi parler, publiquement, de mordre ſur noſtre conduite.

Cependant ce n'a pas eſté le plus puiſſant motif de l'allegation de nos exemples, parce qu'il devoit nous ſuffire que les Perſonnes de probité nous rendiſſent juſtice ; mais nous avons eu principalement en vûë de refuter le ſentiment de la Contagion, non en diſant ſechement, que puiſque nous n'avions pas pris la Peſte en ſervant les Peſtiferez, & que nous eſtions revenus ſains & ſaufs de ce ſervice, il falloit que la Peſte ne fût pas Contagieuſe ; mais en établiſſant avec un peu plus de fecondité, & de ſolidité, comme on le verra dans ce Diſcours, qu'ayant eſté expoſez ſans aucun menagement, pendant près d'une année, à l'impreſſion de la Peſte, environnez, aſſaillis, & comme innondez de tous côtés, par des nuages, des tourbillons, & des deluges du pretendu Venin peſtilentiel, dont un ſeul atome multiplié par la voye de la Contagion, peut

faire perir les Nations entieres, & terraſſer les corps les plus robuſtes, nous devions l'avoir reſpiré avec l'air, avalé avec les alimens & la boiſſon, à grands flots, & à long traits; qu'il devoit nous avoir penetré juſqu'à la moëlle; que nous en devions eſtre farcis de la tête aux pieds; & que par conſequent nous eſtions en droit de demander, pourquoi eſt-ce que nous avions échapé à ces funeſtes atteintes: Eſt-ce, diſons nous, par un effet du hazard, ou de la Toute-puiſſance divine, ou des Remedes preſervatifs, ou enfin par un temperament ſingulier? Or nous nous attachons à prouver, que ce n'eſt par aucun de ces moyens, que nous avons évité ſes mortelles impreſſions, & ſur tout par ce fameux & ſingulier temperament: de ſorte que s'il eſt vrai que nous detruiſions cette principale, pour ne pas dire unique reſſource des Partiſans de la

Contagion, ſçavoir que le temperament eſt la cauſe de la perte de ceux qui ſuccombent, & du ſalut de ceux qui échapent, ne faudra-t-il pas avoüer que le ſiſtême de la Contagion tombe en ruine ?

Nous demontrons que le temperament ne ſert de rien, parce qu'il n'en eſt aucun ſur la terre capable de reſiſter à l'action du venin peſtilentiel tel qu'ils le ſuppoſent, ou qu'ils ſont forcez de le ſuppoſer ; mais ſur tout parce que la Peſte attaque, & fait perir indifferemment des Perſonnes de toute ſorte de temperamens, puiſqu'on ne peut raiſonnablement nier, que dans ce nombre prodigieux de perſonnes qui ont eſté enlevées, & qui a excedé celui de plus de cent mille, il ne ſe trouvât toute ſorte de temperamens.

Nous faiſons voir enſuite la grande difference qu'il y a entre les Ma-

ladies contagieuſes, & la Peſte.

Nous demontrons la fauſſeté, & l'incertitude des faits qu'on avance, pour prouver que celle-ci ſe communique; & que ſuppoſé qu'ils fuſſent vrais, les conſequences qu'on en tire ne ſont pas juſtes, & ſont très-mal fondées.

Enfin Nous établiſſons la nature & les cauſes de cette Maladie; Nous indiquons les moyens de la guerir, & de s'en preſerver; les ſources de ſon incurabilité, & de l'affreuſe mortalité qui l'accompagne.

Je paſſe ſous ſilence bien d'autres faits, & bien d'autres raiſonnemens rapportez dans ce Diſcours, ſur leſquels les bornes qu'il doit avoir ne m'ont pas permis de m'etendre; mais qui ſont pourtant aſſez developez, pour faire juger que nous ne ſommes pas auſſi ſecs, & auſſi inſipides qu'on a voulu l'inſinuer.

MESSIEURS, MES ILLUSTRES COLLEGUES m'ayant témoigné desirer que je fisse le Discours solemnel de l'Ouverture de nos Ecoles, je pensé d'abord très-serieusement à faire choix d'une matiere qui pût en même-temps estre utile à nos Etudians, & digne de l'attention de cette Illustre Assemblée. De sorte qu'après avoir murement reflechi sur les circonstances de ce temps fatal qui vient de s'écouler, où toute l'Europe a si souvent retenti des bruits funestes de la Contagion, il m'a parû que rien n'estoit plus propre à satisfaire aux deux motifs que je me proposois, que de rapeller ici, & de mettre dans un plus grand jour les raisons, & les observations qui nous ont determiné à assurer, soit en public, ou en particulier, que cette cruelle & terrible Maladie, qui a desolé non-seulement la Provence & le Comtat, mais encore divers lieux de cette Province, & à laquelle nos

Anciens ont donné le nom pernicieux de *Peſte*, ne ſe communique, ni par le tact, ni par les voyes de la reſpiration, ni par celles de la tranſpiration ; en un mot qu'elle n'eſt abſolument point (comme on le croit communement) contagieuſe.

Je n'ai pas crû, dis-je, Chers Diſciples, pouvoir traiter un ſujet qui vous fût plus utile ; eſtant perſuadé que ſi par un malheur pareil à celui que nous venons d'éprouver, (dont le Seigneur veüille vous preſerver) il vous arrivoit de voir de près, & d'eſtre obligez de traiter un ſi terrible mal, vous ne ſçauriez connoître, ni ſa nature, ni les cauſes qui le produiſent, ni par conſequent preſcrire les Remedes convenables pour s'en preſerver, ou pour le guerir, ſi vous perſiſtez à croire avec le Vulgaire, qu'il eſt contagieux.

Et c'eſt auſſi pour cette raiſon, Meſſieurs, que cette matiere eſt digne de voſtre attention ; car, quoique voſtre eſtat ſemble vous diſpenſer d'approcher en temps de Peſte ceux qui en ſont attaquez, & de leur donner les mêmes ſecours qu'on eſt en droit d'exiger des perſonnes de la profeſſion, & qu'il ſemble par-là que vous couriez beaucoup moins de riſque qu'eux, je ſuis pour-

tant très-convaincu que le danger dont vous eſtes alors menacez eſt toûjours très-grand, pour ne pas dire mortel, ſi (pardonnez moy ce terme) ſi, diſ-je, vous eſtes dans le préjugé de la Contagion ; excepté que vous ne preniez le parti de vous éloigner, ou de vous renfermer.

Ces conſiderations ſont ſans doute aſſez puiſſantes, pour devoir me déterminer à combattre, autant qu'il m'eſt poſſible, cette opinion ſi generale, & ſi hautement ſoutenuë, que la Peſte eſt contagieuſe; & je m'y ſuis crû d'autant plus fortement engagé, que quelques-unes des raiſons, & des obſervations propres pour l'execution de ce deſſein, dont j'avois fait part à Monſieur le Doyen du College des Aggregez en Medecine de Lyon, dans une Lettre qu'il a trouvé à propos de faire imprimer: Ces raiſons, dis-je, ont eſté debatuës avec un peu plus d'acreté que les loix de la politeſſe ne le permettent, par Monſieur Hecquet Docteur en Medecine de la celebre Univerſité de Paris, également recommandable par ſes Ecrits ſur les matieres de la Profeſſion, & par l'élegance du ſtile. Or quoique les raiſonnemens dont-il ſe ſert pour refuter ce que j'ai avancé dans cette Lettre,

ſoient à mon avis plus ſubtils que ſolides, ils pourroient neanmoins eſtre regardez comme autant d'argumens victorieux, par la plus-part de ceux qui ne ſont attention qu'à la reputation de celui qui les propoſe.

J'avoüerai pourtant, qu'après avoir murement examiné tout ce qui pouvoit favoriſer mon deſſein, ou s'y oppoſer, j'ai eſté long-temps irreſolu, & que ce n'a pas eſté ſans peine que je me ſuis enfin déterminé à le mettre en execution: Lorſque je reflechiſſois ſur ce conſentement unanime de tous les Peuples de l'Europe, à reconnoître & à aſſurer que la Peſte eſt contagieuſe; & que je conſiderois que tous les efforts que j'avois fait juſqu'ici pour ſoûtenir le contraire, avoient eſté preſqu'entierement inutiles, en ſorte que pluſieurs les regardoient comme ſerviles, c'eſt-à-dire excitez par des motifs de complaiſance, & de baſſe adulation; que bien d'autres les deſapprouvoient, comme dangereux, ou propres à entretenir des commerces pernicieux; que quelques-uns les decrioient, comme contraires aux Edits, aux Decrets, aux Ordonnances des Souverains, des Commandans & des Magiſtrats; & qu'enfin la multitude prevenuë par avance de leur inutilité,

ou de leur impuiſſance, les mepriſoit, ou s'en moquoit ouvertement : J'avoüerai, diſ-je, que ces conſiderations, ou toutes ces difficultez, m'avoient preſqu'entierement rebuté.

Mais après une mure deliberation, je n'ay pû reſiſter aux loix du devoir, & de la conſcience, je veux dire à la neceſſité indiſpenſable d'enſeigner, & à l'attention que nous devons avoir pour le ſalut public, qui exigent que nous diſions ſans aucun deguiſement, tout ce qu'un grand nombre d'obſervations, & de reflexions nous ont appris, touchant la nature, les cauſes, le traitement, & la maniere de ſe preſerver du funeſte mal que nous avons examiné, & traité pendant le cours d'une année, par ordre de Mgr. le Regent. Eſtant donc convaincus par des experiences, & des meditations reïterées, que la Peſte ne ſe communique ni par le tact, ni par le ſouffle; de ſorte qu'après avoir bien peſé toutes les raiſons & obſervations, qu'on a accoûtumé d'alleguer pour & contre, nous ſommes pleinement perſuadez, comme nous l'avons dit ci-deſſus, qu'on ne ſçauroit connoître la nature, ni les cauſes de ce mal, ni la guerir, ni s'en preſerver,

ſi on ne ſe depoüille du prejugé de la Contagion ; & que nous croyons que la Peſte n'eſt ſi affreuſe, ſi funeſte, & ne traîne après ſoi de ſi grandes calamitez, que parcequ'on eſt prevenu qu'elle eſt contagieuſe. Ne ſommes-nous pas engagez, & forcez, pour ainſi dire, par les loix du devoir & de la conſcience, à communiquer au public tout ce qui peut ſervir de fondement à noſtre opinion ?

Il eſt donc certain que les difficultez énoncées ci-deſſus, n'eſtoient pas des motifs aſſez puiſſans, pour empêcher l'execution de ce deſſein ; d'autant moins, qu'en premier lieu, l'argument pris du conſentement unanime des Peuples, pour prouver la verité de la Contagion, ne doit eſtre compté pour rien, s'il n'eſt appuyé par des obſervations certaines & évidentes, & s'il ſe trouve oppoſé aux principes de la ſaine raiſon. En effet ſi le ſeul conſentement unanime des Peuples ſuffiſoit pour établir la verité des choſes, l'Univers entier ſeroit encore dans le prejugé de ces temps tenebreux, ou pendant un ſi grand nombre de ſiecles, il a adoré tant de Divinitez fabuleuſes, Saturne, Jupiter, Apollon, Mars, Mercure, & je ne ſçai cons-

bien d'autres Idoles de l'ancienne superstition, que les hommes regardoient comme de veritables Dieux, dont ils redoutoient la puissance, dont ils publioient les miracles, & à l'honneur desquels il y avoit des Temples élevez dans toutes les parties du monde.

Ajoûtons encore, que s'il falloit se soumettre à l'authorité de l'acquiescement general des hommes à certaines opinions, nous serions par consequent obligez de croire non-seulement avec les Peuples, mais même avec des personnes d'un rang distingué, & d'un esprit au-dessus du commun, qu'une infinité de Malheureux, qui dans les derniers siecles se vantoient d'estre en commerce avec les Demons, ne devroient pas estre considerez comme des Fanatiques, ou des Visionaires, mais que c'estoient autant de Magiciens, ou de veritables Sorciers, que les Juges pouvoient condamner avec justice à perir au milieu des flammes.

Enfin, suivant ce même sistême, nous devrions croire avec le Peuple, que ceux qui sont attaquez des accidens de convulsion, ou d'epilepsie, sont possedez du Demon, ou ravis en extase, ou remplis de l'Esprit St.

Le jour entier ne ſuffiroit pas, pour rapporter ce grand nombre de prejugez populaires anciens ou nouveaux, deſquels on peut aiſement inferer, que lorſque l'eſprit humain ignore les loix de la nature, & la ſimplicité avec laquelle elle agit dans toutes ſes operations, il ſe laiſſe entraîner par une eſpece de vertige & de ſuperſtition, en telle ſorte, qu'il regarde comme autant de miracles, ou comme les effets des cauſes ſurnaturelles, pluſieurs phenomenes qui arrivent, & qui peuvent s'expliquer très-naturellement.

Je ſerois à la verité plus frapé de voir, que preſque tous les Medecins tans anciens que modernes, s'accordent à decider que la Peſte eſt contagieuſe; puiſque c'eſt à eux qu'il appartient de determiner la natures des Maladies; mais nous ne ſommes que trop convaincus, par une infinité de vaines hypotheſes ſur la nature & les cauſes de ces mêmes Maladies, que les Medecins ſont ſujets à ſe tromper comme les autres hommes: en ſorte que ſi je voulois demontrer la vanité, & la fauſſeté de tous ces ſiſtêmes, il ſeroit fort à craindre qu'avant que j'eus fini, *La nuit auroit éteint la lumiere du jour.*

N'abandonnons point noſtre ſujet ; & diſons que la plus grande partie des Enfans d'Eſculape, n'a d'autre garant de ſon opinion ſur la Contagion, que l'authorité de ceux qui les ont precedez, puiſque les perſonnes éclairées de la Profeſſion, qui ont veu de près la Peſte, & qui l'ont traitée avec la preſence & la tranquilité d'eſprit convenables, ſont en très-petit nombre ; de-là vient que la plûpart, ſans avoir fait ou pû faire les recherches neceſſaires en pareil cas, ſe laiſſant entraîner par le préjugé populaire, ou comptant un peu trop ſur la bonne foy de quelques Hiſtoriens, auſquels on eſt en droit de reprocher le même défaut, ne font pas façon de regarder les faits alleguez communement, pour prouver l'origine & les progrès de la Peſte, par la voye de la Contagion, comme certains & indubitables, quoique ce ne ſoient que de pures fictions, adoptées par des eſprits credules ou épouvantez.

Je ne pretens pas neanmoins diſconvenir, que pendant le cours des differentes peſtes, il n'y ait eu des Medecins éclairez, & verſez dans la pratique, qui pouſſez par des motifs de devoir, de charité,

ou d'intereſt, ont approché de près les Malades, ont tâché de les ſecourir utilement, & par conſequent les ont examinez avec attention; mais je ſuis auſſi très-convaincu, que la plûpart de ces Medecins, qui dans le commencement de leur ſervice, marquoient avoir beaucoup de courage & de fermeté, on eſte dans les ſuites ſi fort effrayez, par l'affreux ſpectacle des Malheureux, que la terreur & le deſeſpoir faiſoient perir ſubitement, qu'ils perdoient bien-tôt ce caractere d'attention & de tranquilité, ſi neceſſaires pour diſtinguer le vrai du faux, & pour porter un jugement ſolide ſur la nature & les cauſes du mal.

Nous ne ſçaurions auſſi deguiſer, que parmi ceux qui ſont engagez à ſervir les Peſtiferez, il en eſt pluſieurs, qui quoique revêtus du caractere de Docteur ignorent neanmoins les loix de la nature & ſa maniere d'agir ſimple & uniforme; en ſorte que, comme le peuple, ils ne ſe rempliſſent l'eſprit que de tout ce qui tient du prodige, & ne ſe plaiſent qu'au merveilleux.

Enfin, je ne doute pas qu'il ne s'e trouve auſſi pluſieurs, qui quoique co

vaincus de la fauſſeté du prejugé de la Contagion, affectent pourtant, par des motifs particuliers, de l'adopter, & d'eſtre du ſentiment commun; ſoit parce qu'en publiant que la Peſte eſt contagieuſe, & que cette contagion eſt funeſte, ils repandent par tout l'idée d'un mal incurable, & par-là s'affranchiſſent du reproche qu'on pourroit leur faire, que le défaut de la gueriſon vient de leur incapacité; ſoit pour avoir un prétexte pour ſe diſpenſer du traitement d'une maladie, que la deſertion, la terreur, & le deſeſpoir des Malades rendent très-rude & très-faſtidieux; ſoit pour eſtre en droit d'exiger un plus grand ſalaire, à raiſon du riſque mortel auquel une Contagion preſque inévitable les expoſe; ſoit enfin qu'ils ſe flattent de mieux meriter la protection de ceux qui commandent, en faiſant ſemblant d'adherer à leur ſentiment.

Je n'ignore pas que pluſieurs perſonnes nous imputent, de ne ſoûtenir le ſentiment de la Non-Contagion, que par le même motif de complaiſance & d'adulation, & que nous ne nous declarons pour ce parti, qu'en vûë de nous attirer les bonnes graces du Premier Medecin de S. A. R.

Mgr. le Regent, que cette Université considere comme l'une de ses plus grandes lumieres, & qui le premier osa bien, il y a environ trente ans, s'élever contre le préjugé commun de la Contagion, & appuyer son sentiment par des raisons très-solides, & qui se dispose à le soûtenir encore mieux par de nouvelles observations.

Ils disent donc, & ne font pas façon de repandre dans le public, que nous ne nous déclarons si hautement pour son sentiment, que pour obtenir par son credit auprès du Prince dispensateur des graces, une plus grande recompense des soins que nous nous sommes donnez, & des peines que nous avons essuyé dans le service des Pestiferez.

Mais n'auroit-on pas beaucoup plus de raison de penser, que la plus seure voye pour s'attirer ces graces, & ces recompenses, seroit de se ranger du parti du Prince, & de ceux qui rempliſſent les premieres places dans le ministere, ou qui commandent dans nos Provinces? D'ailleurs, comment est-ce que des personnes sensées pourront se persuader, que des Medecins convaincus de la certitude de la Contagion, s'exposeront volontairement à une

mort presque certaine & inévitable, par des motifs de complaisance, ou d'un sordide interest ? Mais puisque l'occasion se presente ici naturellement de temoigner en public, comme nous l'avons souvent fait en particulier, tout ce dont nous sommes redevables à ce sujet, à mon Beau-Pere que j'honore infiniment, nous avoüerons ingenument, que son authorité n'a pas peu contribué à nous faire considerer le sentiment de la Contagion comme une simple hypothese, appuyée sur de foibles fondemens; & que cette consideration nous a donné un grand courage pour servir les Malades attaquez de ce terrible mal, avec plus de confiance & de fermeté : mais qu'il nous soit permis d'ajoûter avec la plus exacte sincerité, que quelle que soit nostre deference pour ses sentimens, sa seule authorité, quoique d'un très-grand poids, ne nous auroit jamais determiné à soûtenir son opinion, si un grand nombre d'observations reïterées, & de reflexions sur ces mêmes observations, ne nous en eussent manifestement prouvé la verité.

Enfin, pour ce qui concerne les Edits, les Ordonnances, & les Reglemens des Roys, des Princes, & des Commandans,

pour interdire tout commerce avec les lieux infectez, ſous des peines très-rigoureuſes, & même capitales, attendu que ce commerce peut eſtre pernitieux, & donner lieu à la Peſte de ſe repandre ; nous dirons à cet égard, que bien que ces precautions ne s'accordent point avec noſtre ſentiment, nous avons pourtant donné pendant tout le cours de la Peſte, l'exemple d'une parfaite ſoumiſſion aux ordres de nos Superieurs, avec d'autant moins de peine, qu'independamment de la loy inviolable, qui donne aux uns la gloire du commandement, & aux autres celle de l'obeïſſance, nous ſommes fortement convaincus, que les Puiſſances politiques ſont comme forcées de s'accommoder malgré elles aux idées du préjugé commun, & d'interdire par conſequent tout commerce avec les lieux où la Peſte eſt declarée, de crainte que le Peuple enteſté de ce préjugé de Contagion, ne ſe croye abandonné par ſes Deffenſeurs, ne s'aviſe de ſe deffendre par lui-même de cette communication qui lui paroît funeſte, & n'entreprenne enfin d'uſurper une authorité, que l'ignorance, le caprice, & le deſordre rendroient pernitieuſe : Car il

ne faut point ſe flater, que quelles que puiſſent eſtre la force & l'évidence des raiſons, & des obſervations propres à demontrer la fauſſeté du préjugé de la Contagion, qu'il ſoit poſſible de le detruire dans l'eſprit des Peuples, qui ne jugent des choſes que par l'écorce ; & j'avoüe que cette ſeule conſideration auroit eſté capable de me détourner de mon projet, ſi, comme je l'ai dit ci-deſſus, les loix du devoir & de la conſcience ne m'euſſent determiné à l'executer, & s'il ne me reſtoit encore quelque eſpoir que les Perſonnes ſenſées, dont les lumieres ſont ſuperieures à celles du vulgaire, jugeront que les raiſons & les obſervations que je dois rapporter, ne ſont point depourvûës de force, d'évidence, & de ſolidité. Je vais donc entrer en matiere, avec d'autant plus de confiance, que je me flate que cette illuſtre Aſſemblée m'honorera d'une attention favorable ; & que, quoique prevenuë d'un ſentiment contraire, elle voudra bien me faire la juſtice de croire, que la recherche, & l'éclairciſſement de la verité, ſont mon unique objet.

SI je voulois expoſer ici, & examiner avec ſoin tous les raiſonnemens, & toutes les experiences qui peuvent ſervir pour appuyer noſtre ſentiment, ou à refuter celui qui lui eſt oppoſé, j'abuſerois ſans doute de la patience de cette illuſtre Aſſemblée, puiſqu'à peine le jour, un mois, & même une année entiere, pourroient ſuffire pour raporter tout ce que les Conferences, tant publiques que particulieres, la lecture de divers Ouvrages, & nos propres reflexions, nous ont appris ſur cette matiere : Il faut donc, pour ſe renfermer dans les juſtes bornes de ce Diſcours, ſe contenter de rapeller les raiſons, & les obſervations principales, ou les plus eſſentielles.

Parmi un grand nombre d'obſervations, celle qui nous a le plus frapé, & determiné à nier abſolument la Contagion, eſt ce que nous avons perſonnellement éprouvé en traitant la maladie; & quoique cette épreuve paroiſſe d'abord ſinguliere, elle doit neanmoins, autant que nous en pouvons juger, tenir lieu d'une infinité d'obſervations; en ſorte que non-ſeulement nous la croyons propre à faire douter de la certitude de toutes celles qu'on peut nous oppoſer, mais encore capable de les aneantir. Qu'il nous

soit donc permis, Messieurs, de nous donner d'abord pour exemple, sans qu'on puisse nous taxer de vanité, & d'amour propre, & nous imputer que nous blessons les loix de la modestie, n'y ayant aucune apparence que nous pretendions tirer vanité d'un travail, ou d'un service dans lequel, a nostre avis, on ne court aucun risque du côté de la Contagion. La seule chose qui pourroit à cet égard nous faire quelque honneur, est que pendant le long cours de cet affreux service, nous ayions toûjours conservé assez de presence d'esprit, & de fermeté, pour ne pas nous laisser ébranler, ni entraîner par le torrent de l'opinion commune, quoique nous eussions à tous momens devant les yeux des spectacles d'horreur, & que tout retentît sans cesse autour de nous des voix lugubres de la contagion.

C'est à cette heureuse situation d'esprit, entierement libre du préjugé que la Peste se communique, que nous sommes redevables de la fermeté, & de la constance avec lesquelles nous avons tâché de secourir, & de soulager pendant le cours d'une année, une infinité de Malades, soit à Marseille, soit à Aix, non seulement dans les Maisons particulieres, mais encore dans les Hô-

pitaux, dont Meſſieurs les Commandans nous avoient confié l'inſpection pour tout ce qui avoit du raport à noſtre Profeſſion : d'ailleurs, perſonne n'ignore qu'à Marſeille, non-ſeulement les Maiſons publiques & particulieres eſtoient pleines de ces ſortes de Malades, & que les Cadavres reſtoient pendant pluſieurs jours dans les ruës, & dans les places ſans ſepulture, mais encore qu'on trouvoit à chaque pas beaucoup de Malheureux couverts de Charbons & de Bubons, qui nous arreſtoient avec des cris lamentables, pour implorer noſtre aſſiſtance, & que nous tâchions de ſecourir par nos conſeils, & par des remedes, après les avoir examinez ſoigneuſement, autant que leur nombre, & le peu de temps que nous avions à donner, pouvoient nous le permettre : Cet examen ne conſiſtoit pas ſeulement à les interroger, mais encore à leur tâter le pouls, à toucher les aines, les aiſſelles, & les autres parties qui pouvoient eſtre affectées. Lorſque nous entrions dans les Maiſons des Particuliers, il nous arrivoit aſſez ſouvent de nous aſſeoir ſur les lits des Malades, quoique très-mal-propres, ſoit par le défaut des ſieges, ſoit pour examiner de plus près & directement la face & les yeux du Malade,

où nous voyions ordinairement des ſignes certains de la Peſte, ou, pour parler plus juſte, des marques ſenſibles de la terreur & du deſeſpoir, ſoit enfin pour leur faire connoître qu'il n'y avoit rien à craindre de la proximité, du ſouffle, & du contact. Mais, ce qu'il faut bien remarquer, eſt que preſque tous ces Malheureux giſoient dans les coins des maiſons les plus reculez, & les plus obſcurs, ou dans de petites Chambres étroites, baſſes, privées de la communication d'un air libre, au milieu des ordures & de l'infection, abandonnez comme tout autant de victimes à une mort certaine; de ſorte que dans ces lieux tout inſpiroit la crainte & l'horreur: cependant nous y reſtions le temps neceſſaire pour examiner la nature du mal, & pour preſcrire les remedes convenables, mettant quelquefois la main à l'œuvre, c'eſt-à-dire, ouvrant des Bubons ou des Charbons, ou s'ils eſtoient ouverts, nous y introduiſions les doigts, quoiqu'ils fuſſent gangrenez, remplis de pus & de ſanie, pour mieux reconnoître la profondeur, le volume, la conſiſtance, en un mot la nature de ces tumeurs.

Telles ont eſté, Meſſieurs, les fonctions que nous avons tâché de remplir pendant

le cours de ce rude ſervice ; depuis le matin juſqu'au ſoir, preſque ſans aucun relâche, eſtant vétus à l'ordinaire, c'eſt-à-dire de même que lorſque nous viſitons les autres Malades, ayant le front, les yeux, le nez & la bouche à decouvert, en un mot, ſans maſque, n'uſant jamais ni de Parfums, ni de Flambeaux allumez, ni d'odeurs, ni d'Eponges trempées dans le vinaigre, regardant au contraire ces precautions comme nuiſibles, pernitieuſes, propres à augmenter la terreur, & à entretenir le préjugé de la Contagion ; nous ſervant uniquement, ſuivant la coûtume, après avoir manié les Malades, & les Cadavres, du vinaigre pour laver les mains, & non dans le deſſein de detacher & de detruire les atomes peſtilentiels : Il eſt vrai que nous obſervions exactement les loix de la ſobrieté, ne faiſant qu'un ſeul repas dans les 24 heures, à l'heure du dîné, avec des alimens aiſez à digerer, beuvant le vin fort trempé ; non encore une fois par le motif d'éluder les funeſtes impreſſions du Virus peſtilentiel, mais pour éviter les diverſes infirmitez qui viennent de la façon de vivre ordinaire, je veux dire de la nourriture & de la boiſſon indigeſtes, ardentes, & trop abondantes ; ſoit

auſſi

auſſi pour diſpoſer nos corps & nos eſprits à ſoûtenir un travail aſſidu, rude, & non encore éprouvé; ſoit enfin pour éviter les differentes agitations & paſſions de l'ame, ſur tout la triſteſſe, la crainte & l'horreur, qui eſtoient par tout repanduës, & qui s'emparoient aiſement de ceux qui ſe livroient aux excès de bouche, & à la ſuperſtition.

Enfin, outre les Corps des vivans attaquez de la Peſte, que nous voyions & touchions journellement, nous avons fait ouvrir devant nous environ quarante Cadavres, non-ſeulement pour reconnoître plus évidemment les cauſes d'un mal ſi étonnant, mais principalement dans le deſſein de raſſurer les eſprits de la plûpart des Medecins, des Chirurgiens, & du Peuple, contre les vaines & mortelles terreurs de la Contagion; de ſorte que dans le temps que nous étions à Aix, & que la Peſte commençoit à ſe calmer, le Sieur Soullier Me. Chirurgien très-habile, ouvrit chaque jour pendant un mois entier, vers les deux heures après midi, le Cadavre d'un Peſtiferé, devant une vingtaine de Medecins, de Chirurgiens, & de Religieux, faiſant des Leçons d'anatomie & de chirurgie, nous y

étant assis avec Monsieur Verny, que nous avons toûjours consideré comme l'illustre compagnon de nos travaux, étant, dis-je, assis tout auprès de la table sur laquelle le Cadavre estoit étendu, touchant & maniant de temps en temps les parties qui faisoient le sujet de la demonstration; ce qui donna un si grand courage aux Chirurgiens qui y assistoient, que d'abord après la premiere ou la seconde de ces ouvertures, ils quitterent leurs vétemens noirs & lugubres, & les éponges trempées dans le vinaigre, sans neanmoins qu'aucun d'eux eût le malheur de perir.

Ces faits étant ainsi supposez comme certains, puisqu'ils ont esté, & peuvent encore estre attestez par tout ce qu'il y a de Gens d'honneur & de probité dans ces deux grandes Villes; qu'il nous soit presentement permis d'en tirer, & de mettre dans tout leur jour, les consequences propres à confirmer nostre sentiment.

S'il est vrai, comme on le soûtient, que la Peste soit contagieuse; si, dans les Villes attaquées de ce terrible fleau, les Atomes pestilentiels sont par tout repandus; s'ils s'élevent continuellement des Cadavres de ceux qui en sont morts, & se multiplient

à l'infini ; enfin, ſi tous les lieux de ces deux grandes Villes où nous avons ſervi, en ont eſté remplis & infectez, il faut avoüer ingenuëment, que pendant le cours d'une année, à toutes les heures du jour, & à chaque inſtant, nous avons eſté expoſez, non ſeulement aux malignes impreſſions de quelques Atomes, mais que nous avons eſté, pour ainſi dire, aſſiegez, environnez, & comme inondez par des nuages & des deluges de ces corpuſcules venimeux; de ſorte qu'ils ont dû s'attacher à la ſurface de nos habits, & de nos corps, penetrer les pores de la peau, entrer, & ſe jetter en foule par la voye de la reſpiration dans les poulmons, paſſer auſſi, & deſcendre avec les alimens & la boiſſon dans l'eſtomach, & de là, par des ouvertures ſans nombre, dans les vaiſſeaux, & dans les reduits les plus reculez de toutes les parties.

Ce qui étant encore une fois accordé, comme ne pouvant eſtre deſavoüé par ceux qui ſoûtiennent le ſiſtême de la Contagion, il nous ſera ſans doute permis à preſent de demander, par quel moyen eſt-ce que nous avons pû éluder l'action de ce nombre prodigieux d'Atomes, ou d'Inſectes venimeux ? par quelle eſpece d'enchan-

tement, des corps qui ſont penetrables comme ceux des autres, compoſez de parties ſolides très-delicates, & d'humeurs ſujettes à corruption, ont pû reſiſter à ces nuées, ou à ces deluges de particules acres, cauſtiques, corroſives, ou de quelque nature qu'on les ſupoſe, très-pernitieuſes, puiſqu'elles tuent quelquefois ſur le champ, ou dans quelques heures, ou dans peu de jours, les perſonnes les plus vigoureuſes, & qu'une ſeule de ces particules pouvant, comme on le ſupoſe, ſe multiplier à l'infini, eſt capable de deſoler, & de ravager le monde entier.

Faudra-t'il avec quelques uns attribuer un pareil évenement à la fortune, & dire que c'eſt un effet du pur hazard; ou avec les Perſonnes pieuſes & religieuſes, que c'eſt un miracle de la Toute-puiſſance-divine; ou ſuivant le ſentiment du Vulgaire, que c'eſt par le moyen des preſervatifs efficaces dont nous avons uſé; ou bien enfin avec tous les Philoſophes, ou les Phiſiciens, que nous ne ſommes redevables de noſtre preſervation qu'à noſtre bon temperament, & à la diſpoſition ſinguliere de nos corps, car c'eſt tout ce qu'on peut alleguer pour rendre raiſon d'un

fait ſi étonnant, & c'eſt auſſi ce que nous devons examiner par ordre, & en peu de mots.

Il s'en trouve donc qui diſent, que nous avons eu dans cette occaſion le même bonheur, qu'ont dans les combats les plus ſanglans, & les ſieges les plus meurtriers, bien des Officiers & des Soldats, qui ſont aſſez fortunez pour éviter les impreſſions mortelles des traits auſquels ils ſont expoſez, & qui les environnent de toutes parts.

Mais cette comparaiſon, qui ſemble d'abord fort ſpecieuſe, paroîtra très-mal fondée à ceux qui reflechiront, que le bonheur d'un Officier, d'un Soldat, ou de tout autre Homme, ne ſçauroit jamais parvenir à un ſi haut point, que l'eſt celui d'eſtre expoſez ſans perir, pendant pluſieurs mois de ſuite, même pendant quelques jours, pour ne pas dire durant quelques heures, à un auſſi grand nombre de traits, que doit l'eſtre celui des Atomes peſtilentiels, dont il faut ſuppoſer que nous avons eſté pénetrez & inondez dans le cours de noſtre ſervice : en ſorte que ſi de tant de milliers de Mortels qui ont exiſté depuis la naiſſance du monde, il s'en trouve un ſeul qui ait eu un ſi heureux ſort, nous voila tout

prêts à nous rendre, à nous avoüer vaincus, en un mot, à chanter la palinodie.

Sera ce par une faveur singuliere de la Divinité, & par la vertu de la droite du Tout-puissant, que nous avons esté preservez des funestes atteintes des Atomes pestilentiels ? c'est, à dire vrai, une pensée toute pieuse, toute chrétienne ; mais, outre que les loix de l'équité sembloient demander, que le Conservateur du Genre humain fit aussi ces sortes de miracles en faveur de tant de Personnes religieuses, dont on ne sçauroit assez regretter la perte, & qui sans doute meritoient mieux que nous d'estre conservées ; j'ajoûterai qu'en qualité de Physiciens, nous devons examiner les causes physiques ou naturelles de nostre preservation, & non les miraculeuses, ou surnaturelles.

Je viens presentement aux Remedes preservatifs, dont certaine Populace credule pretendoit que nous nous étions servis, pour nous mettre à l'abri des funestes effets de la Contagion.

Cependant nous avons assuré plusieurs fois dans nos Ouvrages, & nous l'attestons encore, que tous ces Preservatifs si vantez, sont en temps de Peste, ou inutiles, ou per-

nitieux, & très-ſouvent mortels, comme la raiſon & l'experience nous en ont convaincu : mais, ſuppoſons pour un moment que nous euſſions la connoiſſance, & que nous nous ſoyons heureuſement ſervis de ces Preſervatifs ſalutaires ; n'eſt on pas en droit de nous demander pourquoi eſt-ce que nous ne les avons pas publiez, puiſque par leur moyen nous pouvions remplir avec tant de ſuccès noſtre principale fonction, tirer des portes du tombeau tant de milliers de Malheureux, & non-ſeulement acquerir de grandes richeſſes, mais encore l'immortalité ? Ne faudroit il pas que nous euſſions eſté bien cruels, & que nos cœurs euſſent eſté, pour ainſi dire, plus durs que du fer, pour refuſer des ſecours connus & certains à tant d'infortunez que nous voyions à tous momens ſur le bord du precipice ; & une pareille conduite ne nous rendroit-elle pas, non-ſeulement indignes de vivre, mais même dignes de ſouffrir mille morts & mille tourmens ?

En un mot, nous ne nous laſſerons point de repeter, tant en public qu'en particulier, que pendant tout le cours de cette cruelle Maladie, nous n'avons employé d'autre moyen pour nous en preſerver, que la

ſobrieté, l'uſage des bons alimens, & ſur tout la fermeté, qui naiſſoit de la forte perſuaſion que cette contagion ſi generalement ſoûtenuë, & ſi hautement publiée, n'eſtoit qu'une pure fiction des eſprits épouvantez & ſuperſtitieux.

Il ne nous reſte donc preſentement qu'à voir, ou à bien examiner, ſi c'eſt par le moyen d'une diſpoſition ſinguliere, ou de noſtre temperament, que nous avons échappé aux mortelles impreſſions du Venin peſtilentiel.

En effet, ceux qui ſoûtiennent le ſentiment de la Contagion, diſent & aſſurent, que tous ceux qui ont eſté aſſez heureux pour éviter la funeſte malignité de ce Venin, quoique continuellement expoſez à ſes impreſſions, n'ont échapé d'un ſi grand danger, que par une diſpoſition particuliere, ou un certain mode de temperament de leurs parties tant ſolides que fluides, qui faiſoit qu'il n'y avoit aucune proportion entre ces mêmes parties, & les Atomes ou les Inſectes peſtilentiels, ou, comme l'on parle communement, entre l'agent & le patient; & pour prouver plus évidemment cette propoſition, ils alleguent les exemples des Maladies reputées communement con-

tagieuſes, telles que ſont la Gale, la Verole, la Rage, le Scorbut, & autres qui ne ſe communiquent point indifferemment à toute ſorte de ſujets, mais ſeulement à ceux que leur diſpoſition en rend ſuſceptibles : Ils alleguent encore les exemples de quelques perſonnes qui uſent de Venins, & s'y accoûtument, ſans en eſtre incommodez ; tel eſtoit Mithridate ce fameux Roy de Pont, qui par le ſecours de ce fameux Antidote qu'il avoit lui-même inventé & compoſé, & par la force de l'habitude, s'eſtoit ſi fort mis à l'abri de l'action des Venins, qu'il ne put même ſuccomber à leur malignité, dans le temps qu'il le ſouhaitoit avec ardeur, pour ne pas tomber vivant entre les mains des Romains ſes mortels ennemis.

Enfin, nos Adverſaires n'oublient pas les exemples des Mixtes, qui demandent, pour eſtre diſſous, des Menſtrues differens ; ainſi l'or, & non l'argent, eſt diſſout par l'eau regale ; pour diſſoudre des Corps ſalins, on a recours à des Fermens ſalins ; & pour tirer la teinture des Corps ſulphureux, on employe les ſulphureux ; en un mot, chaque Mixte a beſoin, pour ſa diſſolution, d'un Ferment, dont les particules ayent de

l'analogie avec celles dont il eſt compoſé.

C'eſt de tous ces exemples, & autres ſemblables, qu'ils tirent cette conſequence, qu'on ne doit pas eſtre ſurpris, ſi dans le temps que la Peſte fait du ravage, pluſieurs échapent à ſa malignité, puiſqu'ils n'ont point cette diſpoſition, qui eſt abſolument neceſſaire pour que le Venin peſtilentiel s'inſinuë, ou pour, qu'eſtant une fois reçu, il ſoit capable d'agir, & de les faire perir.

Mais, quoique nous ſoyons obligez d'avoüer, qu'il faut une diſpoſition ſinguliere dans les ſujets, pour les rendre ſuſceptibles, ou pour les mettre à l'abri de l'action des cauſes des Maladies communes; nous croyons pourtant, & nous ne craignons pas d'aſſurer, que cette diſpoſition eſt très-inſuffiſante (quelle qu'on veüille la ſupoſer) pour rendre raiſon de noſtre conſervation parmi tous les dangers dont nous avons eſté environnez, ou, pour m'énoncer plus clairement, qu'il n'eſt aucun temperament qui ait pû nous mettre en état d'éluder les funeſtes impreſſions du Venin peſtilentiel.

C'eſt ce que vous comprendrez fort aiſément, Meſſieurs, ſi vous reflechiſſez ſur la qualité, & ſur la quantité des forces que

les Partisans de la Contagion sont obligez d'attribuer aux corpuscules pestilentiels, lorsqu'il s'agit d'expliquer comment est-ce que ces corpuscules produisent si subitement des inflammations, & des gangrenes mortelles dans les sujets les plus robustes, & detruisent, pour ainsi dire, dans quelques instans les plus forts temperamens ; ils sont forcez, dis-je, de nous les dépeindre comme de vrais Poisons, & même des plus puissans: de sorte que tous ceux qui ont écrit jusqu'icy sur la Peste, & qui ont tâché d'en déterminer les causes, comparent ordinairement les Atomes, ou les Insectes pestilentiels, avec les Venins les plus funestes, & qui sont des plus acres, caustiques, ou corrosifs ; ou avec des soufles & des vapeurs qui sont capables de corrompre l'atmosphere & toute la masse de nos humeurs; qui peuvent même ronger & detruire le tissu des parties solides, & les changer en leur propre nature.

Or, si cette supposition est vraye, qui est ce qui pourra se persuader qu'il y ait sur la terre des temperamens propres à resister à des Venins qui agissent avec tant de force & de rapidité ? Est-il naturel de penser que des vapeurs, dont l'activité est

ſi grande & ſi prodigieuſe, qu'elle peut detruire ſubitement le mouvement, le tiſſu, & la figure ou la forme des parties ſolides & fluides, & les convertir en leur propre ſubſtance, ou leur imprimer un caractere encore plus pernitieux que le ſien; que des vapeurs, diſ-je, de cette nature, puiſſent s'inſinuer dans le corps d'un mortel, quelques forces, & quelque temperament qu'on lui attribuë, ſans lui faire aucun mal?

Mais il eſt encore bien plus étonnant, & au-deſſus de toute croyance, que des corps tendres, delicats, aiſez à pénetrer, ayent eſté aſſaillis ſans aucun relâche, pendant une année entiere, par un nombre infini d'Atomes venimeux, ſans aucune leſion; par des Atomes, diſ-je, dont une ſeule abat & tuë les hommes les plus robuſtes; enfin, par des Atomes, dont la plus petite parcelle pouvant ſe multiplier à l'infini par la voye de la Contagion, eſt capable de faire perir un monde entier.

Il eſt donc évident que l'exiſtence des temperamens ſupoſez, eſt entierement contraire aux loix du jugement, & de la raiſon: Cette contrarieté ſera encore plus ſenſible, ſi l'on fait attention que dans les Vil-

les attaquées de la Peſte, lorſque la terreur s'empare de tous les eſprits, & qu'elle traine à ſa ſuite la deſertion, la miſere & la faim; alors, diſ-je, vous verrez dans ces malheureuſes Villes, non ſans eſtre ſaiſi d'horreur, que des ſujets de toute ſorte de temperamens, tombent & périſſent dans très peu de temps; de ſorte que les ſanguins, les bilieux, les pituiteux, les melancoliques, ou, pour m'accommoder aux nouvelles façons de s'exprimer, les conſtitutions acres, acides, ſalées, & celles qui ſont compoſées de ces diſpoſitions diverſement combinées, ſoit fortes, ſoit mediocres, ou debiles, ſont ſaiſies de la maladie, & y ſuccombent en peu de temps. Car enfin je ne penſe pas, qu'excepté d'eſtre dépourvû de toute intelligence, on oſe aſſurer que cent mille Perſonnes, qui ont eſté enlevées dans la Provence, ou dans le Comtat, par la cruauté de ce terrible Fleau, avoient toutes le même temperament, & que dans ce grand nombre il ne ſe trouvât des diſpoſitions de toute eſpece; ou que parmi tant de milliers d'hommes que la Peſte a épargnez, quoiqu'ils fuſſent très-expoſez, il n'y en ait eu pluſieurs d'un temperament ſemblable à celui de ceux qui ont

ſuccombé : Il faut donc avoüer que tous les temperamens peuvent eſtre ſuſceptibles de la Contagion, & que les mortelles impreſſions du Venin peſtilentiel, ne doivent épargner aucun de ceux qui ſe trouvent dans la ſphere de ſon activité ; de ſorte que ces Atomes peſtilentiels n'ayant fait aucun mal ni à nous, ni à une très-grande partie de ceux qui frequentoient les Peſtiferez, il faut neceſſairement conclurre, que leur exiſtence eſt une pure fiction, entierement oppoſée aux loix de la ſaine raiſon.

Paſſons preſentement à l'examen des comparaiſons établies entre le Venin ou le Virus peſtilentiel, & celui de la Gale, de la Verole, de la Rage, du Scorbut, & des autres Maladies contagieuſes ; car s'il eſt vrai que ceux-ci, quoique communicables, ne font neanmoins aucune impreſſion ſur certains ſujets, quoiqu'introduits dans leurs vaiſſeaux, & mêlez avec leur ſang, ce qu'on ne peut raporter qu'à la diverſité des temperamens ; pourquoi ne dira t'on pas que c'eſt par le moyen d'une diſpoſition ſinguliere, que nous, auſſi-bien que tous ceux qui ont échapé à la fureur de la Peſte, avons evité le danger de la Contagion.

J'avoüe que la comparaiſon ſeroit juſte,

s'il n'y avoit une difference infinie entre la Peſte, & les Maladies contagieuſes; en telle ſorte que cette comparaiſon, pour me ſervir des termes vulgaires, cloche infiniment, & qu'elle peut ſervir au contraire à faire voir que la Peſte ne ſçauroit ſe communiquer. Car, en premier lieu, les ſemences de la Gale, de la Verole, de la Rage, & du Scorbut, agiſſent pour l'ordinaire fort lentement; au lieu que l'action du pretendu Venin peſtilentiel doit eſtre très-rapide, & très-vive, puiſque la Peſte tuë ſouvent ſubitement. Mais nous pretendons, & ſuivant mon avis, avec beaucoup de raiſon, que ſi tous ceux qui ont évité les mauvaiſes impreſſions des cauſes des Maladies contagieuſes, avoient eſté expoſez auſſi aſſiduëment, & auſſi long temps, à l'action de ces mêmes cauſes; s'ils avoient eſté, pour ainſi dire, aſſaillis, inondez, & pénetrez par des nuages & des deluges des Atomes, ou des corpuſcules de la Gale, de la Verole, de la Rage, & du Scorbut, auſſi frequemment qu'il faut ſuppoſer que nous l'avons eſté par ceux de la Peſte; ſi, diſ-je, tous ceux qui ont éludé la force & l'énergie de ces corpuſcules contagieux, avoient commercé & cohabité de la maniere requiſe, durant le

même eſpace de temps, & ſans aucun relâche, avec des Galeux & des Verolez ; s'ils avoient eſté mordus auſſi ſouvent par des Animaux enragez ; enfin, s'ils avoient reſpiré le ſoufle puant & corrompu qui ſort de la bouche des Scorbutiques, auſſi aſſiduëment, & auſſi long-temps qu'il faut convenir que nous avons eſté, & deu eſtre attaquez & penetrez par les Atomes peſtilentiels; Croyez-vous, Meſſieurs, de bonne foy, que ces Perſonnes, quelque diſpoſition qu'il vous pluſt leur attribuer, euſſent pû éluder la force & la malignité des Contagions mentionnées.

Il conſte donc par l'experience, que lorſque les Maladies ſont veritablement contagieuſes, il en eſt bien peu de ceux qui s'y expoſent, qui échappent à leur malignité; & l'on met au rang des exemples très-rares, les Perſonnes qui dans le cours des habitudes inveterées & réiterées avec celles qui ſont gâtées, n'ont pourtant contracté aucune tache. Il eſt encore plus rare d'en trouver qui ne reſſentent aucun effet de l'uſage des Venins ; en ſorte que l'exemple de Mithridate eſt raporté par les Hiſtoriens comme un prodige. J'ajoûterai, que pour decider ſur ce fait avec connoiſſance de cauſe,

ſe, il ſeroit eſſentiel de ſçavoir à quelle eſpece de venin ce grand Roy s'eſtoit accoûtumé ; étoient-ce des cauſtiques, ou corroſifs, ou des narcotiques & ſomnifères ? car il eſt certain que pluſieurs contractent l'habitude de ces derniers, ſans en eſtre fort incommodez ; au lieu qu'on ne ſçauroit uſer des premiers impunément.

Revenons à noſtre ſujet. Il eſt certain que dans les Villes attaquées de la Peſte, quoique très-peuplées, à peine avons-nous veu périr la troiſiéme partie des Citoyens, nonobſtant que les ſemences de la Contagion deuſſent eſtre par tout preſentes, repanduës & developées ; nous ſommes même perſuadez que le nombre des Malheureux euſt eſté bien moindre, ſi dès le commencement on leur euſt courageuſement donné tous les ſecours neceſſaires, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par l'exemple recent & heureux de la Ville d'Alais, où dans le cours d'une année, à peine, de cinq à ſix mille Habitans, en a-t'il péri quatre cens ; & l'on n'ignore pas que ce bonheur n'eſt dû qu'à la liberalité du Prince Regent ; qu'aux ſoins & aux attentions de nos Commandans, qu'à la vigilance, à la charité, à la magna-

nimité de M. l'Evêque d'Alais.

C'eſt auſſi ce que nous avons obſervé à Marſeille, & à Aix, lorſque le Peuple effrayé & abandonné, a eſté ſecouru, tandis que les Villes d'Arles, de Toulon & d'Avignon, ont eſté à proportion beaucoup plus deſolées par la mortalité, uniquement parce qu'on n'a pourveu que tard à la deſertion, à l'épouvante, & à la miſere.

Mais, pour revenir encore une fois à ce dont l'enchaînement de certains faits m'a obligé de m'écarter, vous connoîtrez encore mieux, Meſſieurs, la grande difference qu'on doit mettre entre la Peſte, & les Maladies contagieuſes, ſi vous faites attention que ces dernieres, c'eſt-à-dire la Verole, la Gale, la Rage, &c. durent & ſe multiplient, dureront & ſe multiplieront tout autant qu'il y a, ou qu'il y aura des ſemences de Verole, de Gale & de Rage, & que tandis que nous aurons parmi nous des Galeux, des Verolez, des Enragez, qui habiteront avec ceux qui ſont ſains, ces maux ne finiront point; au lieu que dans le temps même que la Peſte fait ſes plus grands ravages, & que par conſequent les prétenduës ſemences de Contagion doivent s'eſtre multipliées à l'in-

fini, c'eſt alors que malgré la frequentation & le commerce, cette Maladie ceſſe de faire des progrès ; ce qui démontre évidemment, que la Peſte & les Maladies contagieuſes different, pour ainſi dire, du tout au tout.

Enfin, pour ce qui concerne la derniere comparaiſon, établie par les Deffenſeurs de la Contagion, entre les divers temperamens des Hommes, & les Mixtes de different genre, qui ne peuvent eſtre diſſous par des menſtruës de differente nature, cette comparaiſon ne cloche pas moins que celle que nous venons de combattre ; en effet, pour qu'elle fuſt approuvée, il faudroit d'abord démontrer, qu'il y a autant de difference d'homme à homme, par raport à la diſpoſition des ſolides & des fluides, qu'il s'en trouve entre les mixtes de divers genre ; ce qui eſt entierement oppoſé à l'experience & à la raiſon : Il eſt vrai que les Hommes ont divers temperamens, mais il faut convenir de bonne foy, que quelque grande que ſoit cette diverſité, elle n'approchera jamais de celle qu'on reconnoît dans les differens Mixtes : de ſorte que les difficultez ci-deſſus propoſées contre la pré-

tenduë diſpoſition, ſont, ſi je ne me trompe, inſurmontables, puiſqu'il n'eſt pas poſſible qu'un Venin, dont la force eſt ſi grande, qu'une ſeule de ſes particules peut dans un inſtant, ou du moins dans un très court eſpace de temps, coaguler, ou corrompre la maſſe du ſang d'un ſujet très-robuſte, ne produiſe pourtant aucun effet, & ne faſſe aucune impreſſion ſur le ſang d'un autre ſujet de même eſpece, & nourri des mêmes alimens, quoique beaucoup plus foible; & qu'il reſte ſans force & ſans action dans nos vaiſſeaux, quoiqu'il s'y inſinuë dans une ſi grande quantité, que, ſuivant les Deffenſeurs du ſiſtême, elle devroit eſtre capable de détruire une infinité de Mortels.

Et pour démontrer encore une fois l'impoſſibilité de cette ſupoſition, nous n'avons qu'à donner quelques exemples, & à examiner en paſſant la force des Venins connus de l'un & de l'autre genre; tels ſont d'un côté, l'Arſenic, le Vitriol, le Sublimé, & de l'autre, la Cigue, l'Opium, la Juſquiame, le Solanum, & autres de cette eſpece: de ſorte que ſi l'on donne à quel homme que ce ſoit, ſans en excepter perſonne, une doſe moderée, ou un

peu au-dessus de la mediocre, de quelqu'un de ces Venins, il pourra bien arriver que suivant la diversité des temperamens, ils agiront avec plus ou moins de force; mais jusqu'à present, nous n'avons ni veu, ni oüi dire, qu'ils ayent esté donnez sans produire aucun effet sensible: & si on en fait prendre une dose considerable, ou excessive, croyez-vous, Messieurs, qu'il y ait quelqu'un sur la terre qui ne succombe à ses funestes impressions.

Nous devons juger de même du Virus pestilentiel, soit qu'on le regarde comme un Venin analogue à ceux qui nous sont connus, ou comme un air corrompu attaché aux Marchandises de l'Orient, & qui estant mis en mouvement, est capable de corrompre toute l'atmosphere du nostre, comme le suppose Mr. Hecquet; soit qu'il tienne de la nature des Insectes venimeux; en un mot, quelque caractere qu'on lui attribuë, sa malignité (si nous en jugeons par les effets) doit estre si grande, sur tout lorsqu'il s'insinuë abondamment dans l'interieur des corps, qu'il doit se manifester par des effets sensibles, & n'épargner aucun des Mortels qu'il attaque, quelque temperament qu'il puisse avoir.

Et il importe fort peu qu'on reponde ſubtilement avec quelques Philoſophes, que les Atomes peſtilentiels ne ſont pas encore venimeux lorſqu'ils pénétrent les corps, mais qu'ils le deviennent, par l'union qu'ils contractent avec les particules des fluides qu'ils rencontrent dans l'interieur des vaiſſeaux ; de façon qu'ils ne ſçauroient nuire, ſi après s'eſtre inſinuez ils ne trouvent des particules d'un certain genre, avec leſquelles ils puiſſent former de fatales combinaiſons.

Car, outre qu'il n'eſt pas poſſible de concevoir que ces nouvelles particules ſupoſées, ne ſe trouvent point dans tous les ſujets qui ſe nourriſſent des mêmes alimens, & que tantôt elles abondent dans les perſonnes ſaines & robuſtes, & manquent au contraire dans les infirmes ; j'ajoûterai que, ſuivant le ſiſtême de la Contagion, la Peſte ne ſe multiplie, la plûpart du temps, que par le moyen des corpuſcules qui s'échapent continuellement des corps dèja infectez, & qui par conſequent doivent avoir acquis la nature venimeuſe avant de s'inſinuer dans les corps voiſins ; d'où il reſulte que les mêmes difficultez (qui, ſuivant nous, ſont inſur-

montables) ne laiſſent pas de ſubſiſter.

Nous pouvons maintenant inferer de tout ce deſſus, que lorſqu'on allegue, & qu'on fait ſonner ſi haut la prétenduë diſpoſition, ou le temperament ſingulier de certains corps, pour expliquer comment eſt-ce qu'ils échappent aux atteintes de la Peſte, on ne fait pas une attention aſſez ſerieuſe à cette force prodigieuſe, ou à ce caractere venimeux, que les Deffenſeurs du ſiſtême de la Contagion ſont obligez d'attribuer à leurs Atomes peſtilentiels, ſoit dans le temps qu'ils pénétrent les corps, ou lorſqu'ils en ſortent.

Il paroiſt donc par tout ce que nous avons établi ci-devant, que ſi nous, & un grand nombre d'autres Perſonnes, avons évité les attaques mortelles de la Peſte, quoiqu'elle nous environnât de tous côtez, & que nous ayions reſté ſi long-temps, pour ainſi dire, dans ſon centre; ce phenomene ne doit point eſtre conſideré comme un effet du hazard, ou de la toute-puiſſance du Seigneur, ou des Remedes preſervatifs, ou enfin d'une diſpoſition ſinguliere de nos corps, mais uniquement comme le fruit de la ſobrieté, de la bonne nourriture, & de la fermeté, qui ſont

les ſeuls ſecours que nous avons employé, non pour nous garantir de la Peſte, mais pour éviter toutes ſortes d'infirmitez, & pour pouvoir ſoûtenir un travail très-rude, que nous n'avions point encore éprouvé.

On nous objectera peut-être, que nous avons acquis, par le moyen de ce regime, ou des ſecours mentionnez, cette heureuſe diſpoſition, qui rend propre à reſiſter à la force, & à la qualité venimeuſe des Atomes peſtilentiels : mais, qui eſt-ce qui peut ſe vanter d'avoir lû, ou vû, ou entendu dire, qu'on ſe forme par la ſobrieté & le courage cette eſpece de temperament, qui met à l'abri de l'impreſſion funeſte des Venins ? & ne conſte t'il pas au contraire, par un nombre infini d'exemples, que les Perſonnes ſobres & courageuſes, ſont, comme les timides & les voraces, forcées de ceder, & de ſuccomber à la fatale force des Poiſons ? Je me contenterai, pour vous en convaincre, de rappeller ici l'exemple de Socrate, ce fameux, & le plus ſage Philoſophe de l'antiquité, que la ſobrieté, la fermeté, & la moderation, rendirent impénetrable aux traits de la Peſte d'Athenes, la plus affreuſe de celles dont les Hiſtoriens faſſent mention, & qui neanmoins

moins périt, après avoir avalé un petit verre de Suc de Cigue, quoiqu'il fuſt toûjours ſobre, toûjours ferme, & toûjours moderé. Or, ſe trouvera til quelqu'un parmi les Deffenſeurs de la Contagion, qui oſe aſſurer que la Cigue eſt un Venin plus puiſſant que le peſtilentiel; puiſque ceux qui ſont attaquez de la Peſte, périſſent quelquefois plus promptement que ceux qui ſont, ou qui ont eſté aſſez malheureux pour avoir pris de la Cigue?

Mais j'entens ici quelques Philoſophes, qui croyent nous preſſer bien plus vivement que ces premiers, en nous objectant au contraire, que pluſieurs de ceux qui pendant le cours de la Peſte vivoient ſuivant les regles de la ſobrieté, & de la moderation, qui ſe nourriſſoient de bons alimens, & qui enfin ſervoient les Peſtiferez avec beaucoup d'intrepidité, n'ont pas laiſſé d'éprouver la funeſte malignité de ce terrible Fleau: Tels ont eſté pluſieurs dignes Religieux de tout Ordre, dont on ne ſçauroit aſſez loüer la piété, le zéle, & la charité: Tels encore pluſieurs Medecins & Chirurgiens, qui, ſur tout dans le temps de la premiere invaſion du Mal, quoique ſobres, fermes, & moderez, n'ont pas laiſſé

de périr par la cruauté de ce Fleau ; marque évidente qu'il ne dépendoit point des causes communes & ordinaires, mais qu'il estoit produit, & qu'il se multiplioit par le moyen des corpuscules, ou des insectes, ou des vapeurs venimeuses, qui s'échappoient sans cesse des corps infectez.

Ces faits, Messieurs, sont certains ; nous avons esté les témoins oculaires de la perte irreparable de la plûpart de ces Heros chrétiens,& nous avons mêlé nos larmes avec celles de tous les Gens de bien, pour deplorer leur triste sort ; mais cependant nous n'avons jamais pû nous persuader que la Contagion en ait fait périr un seul : En effet, si tout ce que nous avons établi cidessus, porte avec soy le caractere de l'évidence, & de la verité ; si les consequences que nous avons tiré de nos exemples, & de ceux de toutes les Personnes qui ont évité les traits mortels de la Peste, sont très-certaines ; & si enfin les faits & les raisonnemens raportez ci-devant, prouvent manifestement que le Venin pestilentiel est un être de raison, & purement chimerique ; nous serons obligez d'avoüer de bonne foy, qu'il faut attribuer toutes ces pertes à quelque autre cause qu'à la force de

la contagion.

En effet, après avoir ſerieuſement reflechi ſur les circonſtances qui accompagnoient, ou qui avoient précedé tous ces malheurs, nous avons compris que ces Perſonnes, quoique ſobres, moderées, & d'une fermeté heroïque, n'ont ſuccombé, & péri, que parcequ'elles ont crû que la Peſte eſtoit contagieuſe; en ſorte qu'ayant l'eſprit toûjours rempli des images de tant de funeſtes objets, ne voyant continuellement, n'entendant parler, & ne s'entretenant ſans ceſſe que de ſujets d'horreur, & de compaſſion, mais ſur tout deſeſperant de pouvoir utilement ſecourir tant de Malheureux, dont la plûpart eſtoient abandonnez, livrez à la faim & au deſeſpoir; ils ſe ſont enfin laiſſez ébranler, & ont crû que le trouble qu'ils reſſentoient, venoit de l'introduction du Venin peſtilentiel. Pour tout dire en peu de mots, Meſſieurs, le ſentiment de la Contagion, lorſque la Peſte eſt preſente, fait naiſtre la crainte, ou la certitude d'en eſtre attaqué; de cette crainte, & de cette certitude, vient la contention perpetuelle de l'eſprit; de cette contention, l'ébranlement du cerveau; de cet ébranlement, le vertige, & le trouble

interieur de la tête ; de ce trouble & de ce vertige, la forte perſuaſion que la maladie & la mort ne ſont pas éloignées ; de cette perſuaſion, l'accroiſſement de la contention, ou la terreur ; de ceux ci l'arreſt du ſang & de la lymphe, ou le défaut du mouvement des fluides & des ſolides ; de ce défaut de mouvement, les inflammations & les gangrenes ; de là enfin la Peſte & la mort, qui arrivent plûtôt ou plûtard, ſuivant le different degré de terreur, & des excès dans le regime, ou ſuivant la diverſité des temperamens.

C'eſt ici que nous devons obſerver en paſſant, que de ce même préjugé de Contagion, duquel nous faiſons naiſtre la Peſte, il en faut auſſi tirer les raiſons de l'incurabilité de cette Maladie ; car de ce préjugé, il s'enſuit neceſſairement, que la crainte, la terreur, l'horreur, & le deſeſpoir, s'emparent de l'eſprit, ou le troublent dès le moment qu'on ſe croit attaqué, d'autant plus puiſſamment, que ces affreux ſentimens croiſſent, & ſe fortifient à chaque heure & à chaque inſtant, ſur tout ſi les Malades, ſuivant la coûtume, ſont abandonnez ; & c'eſt ce qui fait que les Remedes les plus efficaces ſont abſolument

inutiles, leur action devant estre entierement suspenduë par la force de ces passions, sur tout par la terreur & le desespoir. Cette observation merite quelque attention, pour qu'on ne s'imagine avec quelques Maistres de l'Art, & sur tout avec Mr. Hecquet, que la grande difficulté de la guerison de ce mal, alleguée souvent dans nos Ouvrages, doit estre attribuée au peu de vertu des Remedes, à la disette des specifiques, & par consequent à l'ignorance, ou à la paresse des Medecins.

Autre remarque encore qui n'est pas moins essentielle; c'est que la plûpart de ceux qui vivent sobrement & moderément, sont neanmoins attaquez de l'affection pestilentielle, & que leur guerison devient pareillement impossible, par l'usage ou l'abus des Remedes qu'on debite, sous le titre specieux de Preservatifs, parceque ces sortes de Remedes étant pour l'ordinaire de la classe de ceux qui sont chauds, acres, spiritueux, il s'ensuit necessairement que leurs particules venant à estre retenuës dans l'interieur, à cause de la grande contention d'esprit, & ne se répandant point au dehors, comme elles le font lorsque l'ame est tranquile, elles doivent extréme-

ment enflamer le ſang & les eſprits, & conſequemment les fibres nerveuſes qui ſont déja tenduës & ébranlées par le préjugé de la Contagion, & par la reflexion continuelle ſur la mort, ſeront encore plus fortement ſecoüées; ce qui confirmera encore plus fortement l'eſprit dans la prévention de l'entrée & de l'action du Mortel Venin.

Mais, direz vous, pluſieurs Enfans ſont attaquez de la Peſte, & en périſſent, quoiqu'ils n'ayent aucune notion, & qu'ils ſoient par conſequent incapables de préjugé; quoiqu'ils ne connoiſſent pas même ce que c'eſt que Peſte, ou Virus peſtilentiel, & que ces termes leur ſoient entierement inconnus: mais cet âge, bien que dépourveu de raiſon, privé des lumieres des ſciences, eſt pourtant ſuſceptible des ſentimens de la triſteſſe, de la crainte, & de l'horreur, tout comme de ceux de la joye, de la diſſipation, & des autres paſſions, par leſquelles il ſe laiſſe entrainer d'autant plus aiſément, qu'il eſt incapable de moderer leur fougue par le ſecours de la raiſon. Or, dès que la Peſte deſole quelque Ville, ou quelque Contrée, toute eſpece de joye en eſt bannie; il n'eſt plus queſtion de careſſes, ni de jeux; au contraire rien

ne ſe preſente aux yeux des pauvres Enfans, qui ne ſoit propre à inſpirer de la triſteſſe, de la crainte, & même à donner de l'horreur; le viſage, les yeux, la contenance des parens n'offrent rien que de lugubre, & qui ne faſſe trembler, & de là naiſſent les impreſſions funeſtes que ces innocentes victimes ne peuvent ſoûtenir ſans périr.

Nous ne ſommes pourtant pas encore parvenus au but que nous ſouhaitions atteindre: s'il en faut croire les Partiſans de la Contagion, noſtre exemple, auſſi bien que celui de tous ceux qui n'ont contracté aucun mal dans la frequentation des Peſtiferez; ces exemples, diſent-ils, & toutes les conſequences qu'on en tire, ne meritent aucune attention, ſi les faits rapportez par des Hiſtoriens dignes de foy, touchant l'origine & la propagation de la Peſte, prouvent évidemment que cette maladie a toûjours eſté portée par le moyen des perſonnes, ou des marchandiſes, de l'Orient dans nos Contrées, & qu'enſuite elle ſe communique du ſujet attaqué à celui qui eſt le plus prochain, d'une maiſon à l'autre qui eſt la plus voiſine, d'une ruë à celle qui la ſuit immediatement, ou qui la touche

de plus près ; & de cette façon, c'eſt-à-dire, en ſe communiquant de proche en proche, elle ſe repand enfin dans tous les quartiers d'une Ville, dans les Provinces, & dans les Royaumes.

Mais nous remarquerons encore une fois, que ſi les conſequences tirées de noſtre experience, & de celle d'autrui, ſont vrayes & évidentes, il faut de toute neceſſité que les faits qu'on a coûtume d'alleguer ſur l'origine, & le progrès de la Peſte, ſoient faux, & ayent eſté adoptez par une populace credule, ſans avoir eſté bien verifiez.

En effet, ſi le Venin peſtilentiel eſt un eſtre purement chimerique, comme nous l'avons prouvé ci-deſſus, par l'impoſſibilité qu'il y ait ſur la terre quelque temperament, qui expoſé à ſon action continuelle, puiſſe en éluder la mortelle malignité ; de cela ſeul, nous ſommes comme forcez de conclurre, que tous ces faits qu'on raporte communement au ſujet des marchandiſes, & des perſonnes infectées, par le moyen deſquelles la Maladie eſt portée de l'Orient dans ces Regions, doivent eſtre rejettez, & ſiflez, pour ainſi dire, comme tout autant de fables, qui ne meritent pas mieux noſtre croyance ; que ces autres faits ra-

portez

portez par les Hiſtoriens, touchant les origines miraculeuſes des grandes Villes, de quelques grands Hommes, ou de ces Heros qui ont fondé des Empires floriſſans, ou touchant ces grandes merveilles, & cette foule de prodiges que les Payens attribuoient à leurs fauſſes Divinitez; en un mot, ſi nous ôtons à nos Adverſaires ce grand ſecours, qu'ils tirent d'une diſpoſition ſinguliere propre à reſiſter à l'action du Venin peſtilentiel, il faut de toute neceſſité que tous les fondemens du ſiſtême de la Contagion tombent en ruine.

Mais ce que nous venons d'établir, neſt pas le ſeul moyen propre à démontrer la fauſſeté des origines ſuppoſées; l'inutilité des ſoins que nous nous ſommes donnez, étant ſur les lieux, pour découvrir ſi ce que la voix publique avoit d'abord publié au ſujet de la naiſſance, & des progrès de la Peſte de Marſeille, eſtoit vrai & certain, ne contribuë pas moins à faire conjecturer que tous les faits avancez dans cette occaſion, n'eſtoient appuyez que ſur de vaines rumeurs adoptées par un Peuple épouvanté, & par conſequent credule, & ſuperſtitieux, ou que du moins les conſequences qu'il tiroit de certains faits qu'on

ne ſçauroit nier, comme par exemple, de l'arrivée d'un Vaiſſeau parti de Seyde dans un temps de Peſte; de la mort de quelques Paſſagers de ce Vaiſſeau dans le trajet, & de celle de quelques Portefaix qui avoient remué les Marchandiſes de ce même Vaiſſeau; que ces conſequences, diſ-je, eſtoient très-inſuffiſantes, pour prouver que les ſemences de la Maladie de Marſeille avoient eſté portées par ce Vaiſſeau, puiſqu'indépendament de l'arrivée des Vaiſſeaux & des Marchandiſes, il ne ſe paſſe point d'année, ni de mois, où dans Marſeille, auſſi bien que dans tous les autres Lieux du Royaume, & de l'Europe, il n'y ait bien des Perſonnes attaquées du même mal. Nous devons porter le même jugement ſur les faits, & les conſequences que les Peuples ont adopté fort legerement au ſujet des ſources & des progrès de la Peſte du Gevaudan, de celle de la Ville d'Alais, & de pluſieurs autres qui ont ravagé divers Lieux de ces deux Provinces; & qui examinez avec ſoin, paroîtront n'avoir d'autre fondement que celui de la crainte, de la vaine credulité, & de la ſuperſtition; & par là on pourra auſſi juger de ce qu'on doit penſer ſur les faits avancez par les

Hiſtoriens, pour établir la naiſſance, & la propagation de toutes les Peſtes qui ont précedé celles-ci.

Enfin, ſi la Peſte eſt portée de l'Orient en Europe par le moyen des Navires & des Marchandiſes, comme on le ſuppoſe communément, il doit nous eſtre permis de demander, pourquoi eſt-ce que cette Maladie ne regne pas plus ſouvent ſur nos bords, & dans nos contrées, & qu'elle ne fait du ravage qu'une ou deux fois dans le cours d'un ſiecle, quoiqu'il ne ſe paſſe point d'année, point de mois, pas même de jour, où on ne voye des Navires & des Marchandiſes arriver des Echelles du Levant, & des Lieux attaquez de la Peſte, qui doivent eſtre toûjours remplis des ſemences de ce mal.

On répondra ſans doute, que la malignité de ces ſemences, ou du Virus peſtilentiel, attaché aux Marchandiſes, ou aux Perſonnes, doit eſtre, pour ainſi dire, éteinte, ou détruite par le moyen des parfums & de l'évent, ou de l'air libre auſquels elles ſont expoſées pendant quarante jours; mais, ce qui prouve l'impoſſibilité de cette extinction ou deſtruction, eſt que dans les lieux deſtinez à la purge des Mar-

chandiſes, on les voit entaſſées par pacquets ou balots, de maniere qu'il n'y a que leur ſuperficie qui ſoit expoſée à l'action de l'air, du vent & des parfums, tandis que leur interieur & leur milieu, dans leſquels les prétendus Atomes peſtilentiels doivent ſe nicher & s'entretenir plus aiſément, ne peuvent recevoir les impreſſions de cet air, & de ces parfums; d'où il eſt aiſé d'inferer, que la malignité du venin ne ſçauroit eſtre corrigée ou détruite par ces précautions, & que par conſequent on ne ſçauroit expliquer pourquoi ce mal n'eſt pas plus familier dans ces Pays, où, pour me ſervir des termes de l'Art, épidemique, ou endemique.

Il eſt encore plus malaiſé de comprendre, ou pour m'expliquer plus clairement, rien n'eſt plus oppoſé aux lumieres de la ſaine raiſon, que des Marchandiſes infectées puiſſent (comme on le prétend communément) eſtre tranſportées d'un Pays à l'autre, & que la Peſte ſe répande, & ſe communique par cette voye, ſans neanmoins que ceux qui portent ces mêmes Marchandiſes, qui les remuent, & qui les agencent, en reſſentent aucune incommodité, car (& je ne me laſſe point de le

repeter) par quelle eſpece d'enchantement ces Atomes venimeux, dont la malignité eſt ſi grande, qu'ils peuvent dans un inſtant coaguler ou corrompre toute la maſſe des humeurs, changer des liqueurs balſamiques en poiſons cauſtiques, rendre la bile noirâtre ou poracée, & produire enfin ſubitement des inflammations mortelles ou gangreneuſes ? par quel art magique, diſ je, peut-il arriver que des Marchandiſes ſi infectées, ne faſſent aucun mal à ceux qui les portent, qui les touchent, & qui les remuent, dans le temps qu'elles tueront preſque dans l'inſtant ceux qui les achettent, quand même on ne feroit que les leur preſenter ?

Vous aurez ſans doute encore une fois recours à la diverſité du temperament, mais nous croyons avoir ſuffiſamment prouvé, qu'il n'eſt pas moins prodigieux & incroyable, qu'il y ait dans la nature des temperamens capables de reſiſter à des Venins d'une ſi grande activité, appliquez immediatement, qu'il eſt impoſſible de trouver ſur la terre des Mortels qui prennent des Poiſons connus & cauſtiques, ſans aucun mauvais effet.

Pour ce qui concerne la maniere avec

laquelle on ſuppoſe que la Peſte ſe répand, & ſe communique de ſujet à ſujet, de maiſon en maiſon, de ruë en ruë, s'attachant toûjours aux corps les plus prochains, en ſorte que contractant par cette union ou Contagion, de nouvelles forces, elle infecte enfin tous les Lieux, toutes les Villes, & les Provinces entieres : Quand même nous paſſerions cette ſuppoſition, dont nous avons ſouvent reconnu la fauſſeté, nous ſommes perſuadez que cela peut quelquefois arriver par la ſeule force du préjugé de la Contagion, & par la declaration publique qui s'en fait, lorſque l'on croit avoir découvert un nouveau genre de mal ; d'où s'enſuivent neceſſairement l'abandon, la terreur & le deſeſpoir. En effet, dès que ceux qui ſont attaquez de cette maladie aiguë, ou de cette fiévre maligne, à laquelle on a donné le nom fatal de Peſte, ſont regardez comme contagieux, ils ſont ſur le champ abandonnez, & privez de tout ſecours ; en ſorte qu'ils manquent non-ſeulement de remedes, mais même de la nourriture neceſſaire pour ſoûtenir les forces ; où ſi l'on ſe détermine à les ſecourir, ce n'eſt que legerement, & en

tremblant ; je veux dire, que le ſecours eſt preſque toûjours inſuffiſant, & donné avec des ſentimens de crainte & de terreur. Or, eſt-il ſurprenant que dans un état ſi pitoyable, ces Malheureux dénuez de force, & réduits au deſeſpoir, périſſent dans l'eſpace de quelques jours, quelquefois même dans les vingt-quatre heures, & que des Charbons & des Bubons ſe manifeſtent avant leur mort ; puiſque ſe voyant abandonnez avec tant de cruauté, & dévoüez par conſequent à la mort la plus affreuſe, la terreur & le deſeſpoir doivent neceſſairement s'emparer de leur eſprit ? d'où, par une ſuite non moins neceſſaire, viennent les coagulations du ſang & de la lymphe, & de celles-ci les inflammations tant exterieures qu'interieures, qui, par les mêmes cauſes dont les forces augmentent à chaque inſtant, ſe terminent bientôt en des gangrenes mortelles ; & c'eſt alors, qu'en conſequence du fatal préjugé de la Contagion, on publie hautement, ou qu'on dénonce le danger de la Peſte, cette declaration remplit toute une Ville de ſenſentimens d'horreur & de terreur ; mais la crainte ou la terreur des voiſins eſt infini-

ment plus grande que celle de ceux qui ſont éloignez, par raport à l'affreuſe idée de la proximité du Contage : Il ne faut donc pas s'étonner que la Maladie commence par faire des progrès dans le voiſinage, dans les maiſons contigues, dans les ruës les plus prochaines, & qu'enfin elle ſe répande, ſans le ſecours des Perſonnes, ou des Marchandiſes infectées, dans toute une Ville.

Si l'on examine maintenant avec attention, & ſans préjugé, tous les faits & tous les raiſonnemens que nous avons avancé, & tâché de développer dans ce Diſcours, nous croyons, autant qu'il nous eſt permis d'en juger, qu'ils ſont beaucoup plus propres que ceux ſur leſquels le ſiſtême de la Contagion eſt appuyé, à nous faire reconnoître la nature de la Peſte, ſes cauſes, la methode de la guerir, & de s'en préſerver, auſſi bien que les ſources de ſon incurabilité, & de ſa propagation. C'eſt, diſ-je, par un examen ſerieux & exact de tout ce que nous venons d'établir, que vous comprendrez, Chers Diſciples, que cette Maladie, dans le temps de ſa premiére invaſion (ſi l'on peut parler ainſi) ne doit point eſtre conſiderée com-

me un genre de mal nouveau & ſingulier, puiſqu'il n'eſt aucune Ville, ni aucune Contrée de l'Europe, où il ne nous ſoit permis de voir, & de traiter chaque année pluſieurs Perſonnes attaquées de ce même mal ; mais que ce n'eſt autre choſe qu'une Maladie très aiguë, ou une Fiévre maligne inflammatoire, cauſée par les mauvais alimens, & par des paſſions immoderées, ſur tout par la terreur & le deſeſpoir, qu'il faudroit par conſequent guérir, ſans perdre un ſeul moment, par les mêmes ſecours, ou les mêmes remedes dont nous nous ſervons pour la guériſon des Fiévres malignes ; mais qui, à raiſon du préjugé de la Contagion, & par rapport à la crainte, à la deſertion, ou à la negligence de ceux qui devroient ſecourir les Malades, devient gangreneuſe, incurable, en un mot, mortelle. Les morts ſubites des premiers Malheureux, vous découvriront la raiſon pour laquelle le préjugé de la Contagion ſe confirme, & pourquoi la terreur devient generale ; & ſi vous faites réflexion que ce préjugé & cette terreur croiſſent à chaque inſtant, qu'ils ſe multiplient, & donnent lieu à la deſertion, ou à l'abandon des Malades,

il ne vous ſera pas malaiſé de reconnoître les veritables cauſes de cette propagation prodigieuſe, & de l'étonnante mortalité, qui ſont les compagnes inſeparables de ce terrible Fleau : Enfin, avec toutes ces connoiſſances, vous n'aurez pas de peine à juger que les plus ſeurs moyens pour s'en préſerver, eſt de fournir aux Miſerables les ſecours, & les alimens dont ils ont beſoin pour leur nourriture, & le ſoutien de leur vie; de pourvoir aux calamitez publiques & particulieres; de rétablir & de maintenir par tout le bon ordre; & ſur toutes choſes, de raſſurer l'eſprit des Peuples contre les vaines & mortelles terreurs de la Contagion.

Après toutes ces conſiderations, il nous ſera fort aiſé de connoître quel eſt le nombre, & quelle eſt la grandeur des obligations dont nous ſommes, en premier lieu, redevables au Souverain Regent de cet Empire, qui en ſecourant ſans relâche, par des liberalitez toutes royales, les Peuples affligez, & en fourniſſant à tous leurs beſoins, a écarté & arrêté bien plus ſûrement par ces moyens, que par une Garde militaire, les dangers imminens d'une fatale propagation : ce qui nous engage,

non-seulement à le respecter profondement, mais aussi à l'aimer tendrement, comme étant le premier, & le principal Autheur du salut public.

Les loix du devoir & de la gratitude, nous obligent pareillement à donner des témoignages publics de nostre reconnoissance aux très illustres Commandans de cette Province, & à les chérir & honorer comme les Peres de la Patrie, & les Conservateurs des Peuples, par raport aux soins assidus, & presque infinis, qu'ils se sont donnez pour pourvoir aux besoins publics & particuliers; mais c'est sur tout à M. le Duc de Roquelaure, que nous devons tous des homages autentiques de cette reconnoissance, comme nous ayant donné des marques de sa plus tendre affection, lorsque dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, & pendant que les murs même de cette Ville sembloient, pour ainsi parler, retentir des bruits funestes de la Contagion voisine, je veux dire de la Peste d'Alais, plein de cet esprit de confiance, & de fermeté, qui caracterise les Grands Hommes, mépriſant le sujet public de nos craintes, il revint, contre tout espoir, de l'Auguste Assemblée des Etats de cette

Province, pour nous rassurer, & par ce retour salutaire, bannit entierement de l'esprit des Peuples, qui craignoient d'avoir perdu leur Défenseur, la terreur de la Contagion.

C'est pour ce même bienfait, si grand & si signalé, que nous devons aussi rendre des actions de graces infinies à M. de Bernage, dont les soins infatigables, & la grande attention à faire distribuer aux Miserables, & dans tous les Lieux desolez, les alimens & les remedes necessaires, ont efficacement prévenu la naissance du funeste mal, & en ont arrêté les mortels progrès.

Enfin, nous serions coupables de la plus noire ingratitude, si nous passions ici sous silence les bienfaits salutaires que cette Province a reçu de l'illustre Premier Medecin de nostre Puissant Monarque, qui n'est pas moins recommandable par son sçavoir, & par son équité, que par sa dignité; il ne s'est pas contenté d'envoyer dans le Gevaudan une quantité considerable de Remedes convenables pour la guerison de la Maladie, mais même des Sujets choisis de la très-celebre Faculté de Paris, éclairez, sçavans, & vertueux, qui unis-

ſant leurs lumieres, leurs conſeils, & leurs travaux, à ceux de nos genereux Diſciples, ont ſecouru très-efficacement les Malades de cette Contrée deſolée ; & en raſſurant par leur courage ceux qui craignoient la Contagion, les ont empêché de périr.

C'eſt donc à ces illuſtres Bienfacteurs, auſſi-bien qu'à tous ceux qui ont heureuſement contribué par leurs ſoins, par leur liberalité, & par leurs veilles, à ſauver cette Province du danger dont elle eſtoit menacée, qu'il eſt très-juſte que nous rendions d'auſſi grandes actions de graces que nos forces peuvent nous le permettre. Elles ſeroient ſans doute plus dignes d'eux, ſi noſtre éloquence pouvoit égaler leurs bienfaits : mais, forcé de reconnoître qu'elle eſt infiniment au deſſous d'eux ; je m'arrête, & je mets fin à ce Diſcours, en vous priant, Meſſieurs, & vous conjurant de vouloir bien recevoir avec un eſprit d'humanité & d'équité, tout ce que j'ai allegué juſqu'ici pour refuter la Contagion, & comme ne m'ayant eſté inſpiré que par un deſir très ardent d'éclaircir, & de ſoûtenir la vérité.